

Les cheveux de Jean Marcel

Jacques Ferron

Volume 25, numéro 1 (145), février 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferron, J. (1983). Les cheveux de Jean Marcel. *Liberté*, 25(1), 42–44.

JACQUES FERRON

LES CHEVEUX DE JEAN MARCEL

Je ne me rappelle plus l'occasion, mais c'était un lundi de juillet lourd comme la prose de Léon Dion, et nous étions au restaurant, le docteur ès lettres Marcotte, dame Monique Bosco, le jeune Godbout et votre serviteur, à deviser, comme on le fait entre honnêtes gens, de choses et d'autres, quand survint, montant un joul de bois et suant sous ses cheveux, le preux Jean Marcel. Nous lui fîmes une place à table. Je le complimentai sur son dernier livre. Il devrait, dis-je, mettre un peu d'ordre dans nos affaires, en remettre certains à leur place, notamment les Anglais qui, quand ils arrivent, se croyant partout chez eux, dérangent tout le monde. Derechef, le docteur Marcotte émit une ou deux réserves sur le livre du brave Marcel, et puis une autre, et encore une; de nuance en nuance, à la fin on comprit que sa thèse ne valait rien, l'auteur simplifiant tout et la réalité étant fort complexe. Monsieur, vous noyez le poisson, lui dis-je, et je ne sache pas qu'on doive adresser tant de reproches à notre ami Marcel, qui s'est donné la peine de nous montrer, noir sur blanc, comment les Anglais nous enfirouapent et comment certains d'entre nous les y aident, ces maudits. Sur ce,

subodorant que je pouvais être un nazi déguisé, sinon le diable en personne, dame Bosco cria, ce qui eut pour effet de décrocher une des assiettes qui décrochaient le mur. Elle se fracassa contre le plancher. Stie, dit le jeune Godbout, jetant les yeux au ciel, en l'occurrence un plafond qu'à coup sûr aucun dieu n'habitait, ce qui n'empêcha pas cet avatar de premier ministre de prendre le plâtre à témoin, de quoi je ne sais trop, de ma mesquinerie peut-être ou de l'hystérie de dame Bosco, gigotant avatar quant à elle de la femme de Loth, ou bien de la comico-tragique prudence, ou méfiance, universitaire voire ecclésiastique, du docteur-chanoine Marcotte. Allez donc savoir. Pour en revenir à Godbout, avec Trudeau l'homme du dialogue Nord-Sud depuis son séjour en Ethiopie, son Harrar à lui précédant son œuvre, il jeta sa serviette, retira sa chaise d'un pied ou deux et nous bouda. De son côté, dame Bosco, qui était au moins autant que Marcel ou moi responsable de l'assiette cassée, refusa de ramasser les tessons sous prétexte que c'était toujours les femmes qui écopaient. Je sortis du restaurant assez fatigué, réfléchissant au fait qu'au fond, c'est la vérité qui est une casseuse d'assiettes. Je dis au pauvre Marcel, qui n'avait pas cherché à nous gâcher un si bon repas, que si les assiettes pardonnent volontiers quand on les casse, il n'en va pas de même avec les gens et qu'il lui faudrait à l'avenir choisir entre écrire les livres qu'il écrivait et manger au restaurant en bonne compagnie. Vous devriez traduire les classiques, lui dis-je, Gilgamesh, la Chanson de Roland, que sais-je, et pourquoi pas, ajoutai-je à la blague, Fréchette, Crémazie, en les améliorant? Oui, dit-il non sans esprit, précisant: du français au huron, n'est-ce pas? Et puis il disparut, à moins qu'il ne fût encore là: il est si petit, on le perd aisément de vue, il est dans ses cheveux comme une aiguille dans une botte de foin. S'il parle pointu, c'est pour se grandir, comme Napoléon guerroyait et comme Lévesque voudrait l'indépendance. Peine perdue avec moi qui suis voûté

comme Quasimodo et porte mes oreilles à mes épaules, ce qui n'est pas très beau à voir, je le concède, mais permet d'entendre mieux quand les gens parlent tout bas, à mots couverts et avec moult sous-entendus.